

ÉCHO # 40

DESSINS (PRIÈRE DE TOUCHER)

Drawing Now,

Carrousel du Louvre,
99 rue de Rivoli 75001 Paris
Jusqu'au dimanche 14 avril

Y-A-T-IL PLUS DÉLECTABLE QU'UN salon dédié aux arts plastiques où c'est la foire ? Plus ça ressemble à Drouot, meilleur c'est. Trouver au beau milieu d'un tas de charbon une pépite, c'est le bonheur assuré. *Art Paris*, qui a été rebaptisé *Art Fair* non sans cette cuistrerie propre aux satellites virevoltant autour des artistes avec concupiscence, c'était plutôt réjouissant en tant que fatras. Mais bien trop arrogant. On montrait haut et fort qu'on avait des œuvres sonnantes – et trébuchantes pour beaucoup. Le Salon du dessin contemporain (rebaptisé *Drawing Now*, non sans, etc.) est un sommet du genre fouillis où, à la différence de tous les autres salons, on ne se la joue pas trop, même si on peut vous alpaguer pour vous dire sur le ton de la confiance que la daube exposée est un ensemble exceptionnel qui n'avait jamais été montré et qui n'était jamais sorti de l'atelier. Il a malheureusement fallu qu'on l'en sorte.

Le Salon du dessin, c'est l'étalon-foire en quelque sorte. C'est certainement pour cette raison que le public s'y retrouve chaque année avec fébrilité et dans la frénésie. On ne va tout de même pas boudier ce petit plaisir, non ? Le meilleur et le pas terrible se côtoient avec bonheur sans qu'on ne trouve jamais le pire (ou rarement, voir quelques lignes au-dessus). Pas d'œuvres accrochées inconvenantes. Pas de Fabrice Séchas ou d'Alain Hyber par exemple (en allant chercher au fin fond de la gamelle). Non, ce qui n'est pas remarquable est regardable. Au pire, c'est raté mais pas révoltant.

Nous avons arbitrairement décidé de ne mentionner cette fois-ci que les artistes. Histoire d'encourager les trois ou quatre lecteurs attentifs et curieux de cette rubrique à localiser par eux-mêmes les œuvres dans les galeries. On peut pas non plus mâcher tout le boulot tout le temps.

Dans le désordre, derrière des piliers ou dans les allées, on peut admirer :

– Un somptueux Combas en noir et blanc de grand format, artiste rarement montré dans nos régions pour d'inexplicables raisons.



Fig. 1 – Rainier Lericolais, *Toupie*, 2012, noir de fumée, courtesy galerie Frank Elbaz. Très poétique et cosmologique œuvre sur papier. L'artiste a fait aléatoirement tourner une toupie sur son support noirci à la fumée, laissant la trace de son passage, de ses circonvolutions. Astucieux, intelligent, simple et conceptuel. Visible dans *Le Musée imaginaire de Jean de Loizy*, au sein de *Drawing Now*. Précision : l'œuvre ci-reproduite n'est pas celle de l'exposition mais une jumelle prise sur le site de la galerie Frank Elbaz.

Il a d'ailleurs été vendu immédiatement à un veinard qui a bien fait d'y placer ses économies plutôt que sur un compte dans les improbables Îles Samoa. Preuve également que montrer du Combas n'est pas sans intérêt immédiat.

– Une surprenante et spirituelle planche enluminée de Favier, de la série *Le Nouveau Roubo* (2009). Comme Combas, on voit trop rarement des Favier et il est peut-être utile de le rappeler ici.

– Des planches du japonais Yūichi Yokoyama inattendues et singulières. Vous savez, c'est ce type qui publie aux éditions Matière des histoires affiliées aux mangas (juste parce qu'il est japonais) aux limites de l'abstraction ? Leur texte se résume à des onomatopées et chaque personnage est affublé d'un masque plutôt étrange. Curiosité technique, cette fois-ci, Yokoyama utilise encore les planches de trames point Letraset® pour créer ses ombres, comme Taniguchi et quelques autres ! Les japonais ont dû récupérer un confortable stock de Letraset® qu'ils sont les derniers à utiliser.

– Un François Vergier très impressionnant montrant une femme dénudée allongée dans un paysage en train de l'absorber. Il n'y a pas



Fig. 2 – William Hogarth, *Time Smoking a Picture*, 1761, eau-forte sur cuivre. Coll. Ph.D. Portrait anticipé de Rainier Lericolais.

de perspective, c'est représenté comme dans un manuscrit à peinture du Haut Moyen-Âge.

– Quatre ou cinq encres de petit format de Pierre Alechinsky dans lesquelles on perçoit

tout le plaisir qui a été pris à les réaliser. Quelle verve. Quelle fraîcheur.

– Quatre superbes stylo-bille de Frédéric Poincelet colorés, exécutés avec la maniaquerie du retraité qui confectionne des tours Eiffel en allumettes dans son garage. Le résultat est évidemment rigoureux et très formaliste en fin de compte. Mais son univers fout franchement les miquettes. Ses œuvres illustreraient parfaitement du Murakami (je pense en particulier à *La Fin des temps*).

– Dans la même galerie, on peut admirer les entrelacs hypnotiques et sensuels de Gilgian Gelzer, ainsi que les compositions de Claude Tétot, aussi rigoureuses que celles de Poincelet (leur univers est mine de rien assez proche). L'acuité et la maîtrise formelle de Gelzer et Tétot fait du bien à l'esprit. Au milieu de certains graphomaniaques c'est un morceau d'azur.

– Davood Koochaki, cet ancien mécanicien iranien à la personnalité insolite, avec ses personnages tout d'un bloc de graphite noire, sortes de femmes voilées affublées d'un sexe masculin, flottant librement dans l'espace blanc de la feuille avec un maîtrise parfaite, Josef Hofer et son style viennois dégénéré, comme du Webern passé sur une

platine disque à vitesse variable, sans parler des magnifiques Giovanni Bosco, stylos feutre noir sur fond rouge sang de taureau avec cette incroyable force insurrectionnelle. L'utilisation de l'écriture évoque agréablement Carlo Zinelli.

– Un troublant crayon mine de Morton Bartlett, une de ses poupées (projet de sculpture peut-être?) Cette même galerie présentait à Art Paris (enfin, Art Fair...) deux curieuses petites photographies du même Bartlett à un prix un peu exagéré.

– Des planches de Reiser et du *Baron Noir* de Got et Pétillon qui étaient parfaitement légitimes dans cet environnement artistico artistique qui tient souvent les auteurs de *cartoons* pour leurs parents pauvres – bien que leurs prix sous le marteau leur aient donnés tout-à-coup un certain intérêt purement artistique, bien sûr... Les François Avril ne présentaient par contre aucun intérêt. Il singeait maladroitement un certain art moderne formaliste.

– Derrière un pilier, c'est absolument véridique, se cachait un incroyable dessin de Pierre Molinier bien plus intéressant que ses photos un poil emmerdantes. Peu de visiteurs l'ont vu et j'en ai été informé par

l'acquéreur même, un type passionnant et drôle qui a la singulière habitude d'acheter avec ses yeux sans faire aucunement fonctionner ses oreilles. C'est la vertu première du collectionneur avisé mais, étrangement, ce n'est pas courant.

– Enfin, ce dessin rarissime de Robert Victorovitch dans sa période dite blanche. Après son retour de France en URSS, poursuivi par les nazis, Victorovitch est interné dans un camp en Sibérie, dénoncé comme peintre formaliste par l'*Association des Peintres Officiels de Kiev*. À sa sortie, cinq ans plus tard, il rencontre Tania, une jeune fille de vingt deux ans, qu'il peint sans relâche, l'abstractisant dans une radicalité qui ne cède en rien au grand Malevitch, dans tous les tons de blanc et de matières de blanc possibles. Les rarissimes dessins sont conservés au Musée National d'Art de Kiev. Trouver ici une mine de plomb restituant tous ces blancs dans des formes géométriques représentant en réalité un *Portrait de jeune fille* était improbable. Le prix était aussi improbable. On se demande bien pourquoi cette œuvre n'était pas au salon du dessin ancien à La Bourse?

PhD



Fig. 3 – Maurice Henry, juste pour le plaisir.